

INCANTATIONS

EXPOSITION
COLLECTIVE

en
Aliénocène :

Lacrydoli

Aisha Christison
Antoine Carbonne
Antoinette d'Ansembourg
Apolonia Sokol
Delphine de la Roche
Eva L'Hoest
Gwen Berger
Laurent Proux
Matthias Garcia
Sean Crossley
Sophie Varin
Walter Mathieu
Youri Johnson

14

—
28

OCTOBRE

2025

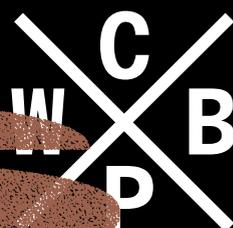
COMMISSARIAT
Antoine Carbonne
& Delphine de la Roche

PRODUCTION
Sara Anedda

du lundi au vendredi
de 14h à 18h

CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / PARIS
Hors-Les-Murs Satellite # GALERIE TALMART

TALMART



DOSSIER DE PRESSE

Commissariat : Antoine Carbonne & Delphine de la Roche / Production : Sara Anedda

Galerie Talmart, Paris, 22 rue du Cloître Saint-Merri - 75004

14 > 28 octobre 2025

Vernissage mardi 14 octobre : 18h00 > 21h00

Lacrydoll : une rivière de larmes

Aujourd'hui, les larmes racontent ce que nous peinons à dire autrement. Dans un monde saturé d'images et de bruits, elles troublent la vision et deviennent des signes, des flux intimes et collectifs, capables de relier nos expériences personnelles aux enjeux du vivant.

Cette exposition a pour objet d'établir une relation émotionnelle avec l'eau des rivières. Les rivières nous intéressent car elles représentent des entités souvent transfrontalières et circulantes, auxquelles ceux qui les fréquentent s'identifient.

On pense notamment aux nombreux cours d'eau entre la Belgique et la France : l'Eau Noire (voir la bataille de l'Eau Noire) Oise, Houille, ruisseau de Massemble...

Cette image est fondatrice pour les commissaires d'exposition, car elle fait la synthèse entre trois sensibilités : celle de « message personnel » (cur. Delphine de la Roche 2023 Paris) et celle de « Aquaturf » (d'Antoine Carbonne, 2021, Bruxelles), tout en s'intégrant dans la programmation du Centre Wallonie Bruxelles / Paris.

A l'origine des rivières : des sources.

Les cultures païennes y ont toujours attribué une dimension mystique.

Émanant de la source païenne des lacrydolls, les rivières canalisent les tristesses du monde et leur font rejoindre leurs forces, leurs défenses.

Le temple lacrymal de Youri Johnson en est la manifestation, il évoque une source, autour de laquelle gravitent des œuvres comme le masque de fer de Walter Wathieu, réalisé dans un moment de tristesse. Autour de cette pièce originelle - une diversité de larmes hétéroclites, qui se répondent en un concert de plaintes.

Les lacrydolls - manifestations poétiques des sources des entités - sont à la fois des pleureuses et des cariatides. Elles portent et alimentent les cours d'eaux de leurs larmes. Elles sont aussi leurs entités protectrices - avec la complicité des castors - dans une cosmogonie-poème original de Delphine de la Roche :

*« L'eau qui coule,
l'eau qui cherche, l'eau qui trouve,
l'eau qui se fraie un chemin.*

Les Locky glissaient, formaient des rigoles, s'enfonçaient dans les mousses, creusaient des chemins minuscules.

Ils s'alliaient avec les Castors, architectes des rives, et ensemble ils construisaient digues, tunnels et refuges, permettant aux larmes véritables de circuler malgré les barrages.

Chaque jonction faisait grandir le flot. Les rivières secrètes se rejoignaient, tissant une armée d'eau vivante prête à résister à la prédation.

*Un matin, la rivière bondit de son lit.
Elle rugit, brisa les toiles, emporta les mégabassines.
Le vert menteur et le rose collant se dissolvaient dans sa course.
Les vallées respirèrent.
Les rivières rirent.
Les cœurs se réhumidifièrent.
Même les Crocodiles, tremblèrent d'une larme qu'ils ne comprenaient pas.*

*Le cycle reprit.
Les disparus revinrent.
L'Œil Cosmique, au centre du ciel, pleura encore.
Mais cette fois, ses larmes étaient claires, véritables, joyeuses,
portées par la force des alliances et de la vie retrouvée. »*

Inspiré.e.s de cette cosmogonie, les artistes qui le désiraient ont été encouragé.e.s à participer à la création d'un tarEAU : comme un jeu divinatoire, certains artistes façonnent une carte du tarEAU, inspirée par *Lacrydoll*, *Cry me a river !* un petit conte éco-féministe qui transforme la fragilité en force.

Antoine Carbonne

L'exposition *Lacrydoll* part d'une intuition commune : les larmes débordent nos langages habituels. Elles deviennent des flux capables de relier l'intime et le collectif, nos fragilités et les cycles de la Terre. Les œuvres composent un récit mouvant : une rivière d'images et de symboles, où chaque goutte devient signe et présage. La rivière se personnifie, transporte nos fragilités et irrigue nos imaginaires. De Walter Wathieu, qui condense la tristesse en volumes métalliques, à Matthias Garcia, dont la figure en pleurs rejoint la procession des Lacrydolls, chaque artiste apporte un fragment de ce flux commun. Antoinette d'Ansembourg crée des univers miniatures comme des larmes-mondes, tandis qu'Eva L'Host transpose la mémoire engloutie de Staburags, falaise légendaire née des larmes d'une jeune fille. Ainsi, l'exposition invente une rivière plurielle où mythes, récits et matières se rejoignent. Les larmes y apparaissent comme une force de mémoire et de transformation, un langage partagé pour questionner nos manières d'habiter la Terre et nos émotions.

Delphine de la Roche

ALIÉNOCÈNE :

Idiome emprunté à Frédéric Neyrat¹ - *Je voudrais que l'on puisse faire un jour l'expérience imaginaire, réelle, artistique et peut-être un jour politique, de sentir en nous la présence de l'Univers.*

L'alienocène cherche à remodeler le rapport entre l'humain et l'inhumain, le terrestre et l'extra-terrestre, le proche et le lointain, ce qui nous est familier et ce qui persiste à rester malgré tout étranger.

Les figures de l'alienocène sont à la fois cosmologiques et politiques, elles dépassent le cadre de l'anthropocène et de la relation quasi incestueuse qu'anthropos entretient avec la Terre. Contre la sédentarité de l'anthropocène, l'alienocène cherche à promouvoir une errance existentielle : nous sommes étrangers au monde dans le monde.

L'alienocène hérite du mouvement internationaliste, et en retient la vocation mondiale, l'horizon révolutionnaire, la recherche de contre-récits. Son projet serait celui d'une Première Externationale.

¹ - Frédéric Neyrat est philosophe. Professeur dans le Département d'Anglais de l'Université du Wisconsin à Madison (États-Unis), il développe des cours sur la pensée contemporaine, la technologie, et les humanités planétaires. Par humanités planétaires, il entend la rencontre de l'écologie politique et de la cosmologie au sein d'approches laissant la place à la spéculation comme à la théorie-fiction. Il anime la plateforme électronique *Alienocene* qui cartographie les futurs de la planète Terre et les savoirs émergents. Membre du comité de rédaction de la revue *Les Temps Qui Restent* où il écrit une chronique intitulée « *Reporter de Paix* », ses derniers ouvrages parus sont *La Condition planétaire* (Les Liens qui Libèrent) et *Traumachine : Intelligence Artificielle et Techno-fascisme* (éditions MF). Site personnel : Atopies <http://atoposophie.wordpress.com>

Aisha Christison

GHS09 - STILL LIFE

Huile sur lin

50 x 50 cm

2025

« Ce tableau fait partie d'une série dans laquelle j'interprète les symboles de danger standard. Au fil du processus créatif, leurs significations claires se développent et évoquent non seulement les dangers extérieurs, mais aussi les dangers intérieurs. L'œuvre que je présenterai reprend le symbole de danger environnemental, un motif que j'ai déjà utilisé dans mon travail et qui a suscité mon intérêt pour cette série. Ce symbole est si omniprésent qu'il en est devenu invisible. La familiarité du motif suscite une étrange reconnaissance chez le spectateur, même s'il ignore peut-être son origine, car son psychisme le connaît profondément. »

Aisha Christison (née en 1989 à Margate, Royaume-Uni) est une artiste britannico-philippine diplômée du Chelsea College of Art en 2012. Son travail a été exposé largement à travers l'Europe, notamment à la Bold Gallery (Prague, CZ), Hurst Contemporary (Londres, UK), Coulisse Gallery (Stockholm, SE), Andrea Festa (Rome, IT), Mauve (Vienne, AT) et Damien and the Guru (Bruxelles, BE). Christison développe une forme de surréalisme discret, mettant en scène des situations qui s'installent à la lisière du plausible. S'inspirant de la psychologie des profondeurs, de la littérature et de récits personnels, elle crée des peintures qui laissent place à la contradiction et à l'irrationnel. Chargées d'une forte intensité émotionnelle, ses œuvres explorent les zones où le langage échoue à rendre compte du numineux.



Aisha Christison - GHS09 - STILL LIFE

Antoine Carbonne

Challenged bucket

Huile sur toile

90x110cm

2025

« Cette peinture parle de proposer une alternative au principe de *bucket list*. La *bucket list* représente une liste de choses à faire, à réaliser jeune ou dans la force de l'âge. Ce faisant, elle parle aussi de vieillesse et de mort. Au sortir de la jeunesse, il me semble apparent que je ne pourrai pas compléter ma *bucket list*. Je ne sauterai pas en parachute et ne conduirai pas de moto dans le désert. J'ai cependant identifié des choses dont il faut prendre soin comme la démocratie, les rivières, mon corps, ou encore ma mère. Cette toile parle de la proximité de la mort, en ce qu'elle est une célébration permanente de la vie de l'instant présent. »

Antoine Carbonne

Né en 1987 à Paris

Prenant la forme d'une aventure « dont vous êtes le héros », ses premières expositions représentent des espaces de projection dans lesquels chacun.e sera libre de mettre une tension narrative. Des tableaux grand format permettent cette immersion presque corporelle dans des paysages aux couleurs pures.

En 2023 il renoue avec la représentation des corps comme dans l'exposition « Fiction(s) » à la galerie Valérie Bach (Commissariat JM Dimanche) puis avec le petit format lors de « Side Quest » à la galerie Romero Paprocki (Paris). Cette dernière exposition se présente explicitement comme une BD sans paroles.

L'installation « Mr Grateful » au MIMA à Bruxelles se présente comme un poème graphique qui lui fait suite (écriture par Samuel Belfond).

Son travail a fait l'objet de diverses expositions collectives et personnelles et ses œuvres sont présentes dans des collections privées en Belgique et en France.

Il a notamment réalisé des fresques dans le cadre de commandes publiques, comme à la Villa Noailles (Hyères) en 2020, et privées, notamment à la Tour d'Argent (Paris) ainsi que les vitrines de la maison Hermès en 2022. Carbonne est représenté par la galerie Romero Paprocki à Paris.



Antoine Carbonne, Red Sérurier - Acrylic on canvas - 210x210cm (2025) / Courtesy ELLE Gallery Zurich

Antoinette d'Ansembourg

Minimonde 2504

Céramique émaillée

46 x 37 x 25 cm

2025

À échelle réduite, les « minimondes » d'Antoinette d'Ansembourg s'ouvrent comme des fragments de paysages, explorant par anticipation différentes formes de végétation oscillante entre équilibre et imprévu. Ils contiennent aussi des traces de pollution, restes et déchets entrés en symbiose avec la matière organique. En cherchant l'harmonie qu'ils semblent promettre, on y découvre souvent une part de résilience. L'artiste explore ce dialogue subtil entre ordre et chaos, où le vivant cohabite avec l'altéré, faisant apparaître des paysages intérieurs où le minuscule rejoint le vaste.

Antoinette d'Ansembourg (1994, Belgique) vit et travaille à Bruxelles. Diplômée d'un master de Peinture à la Cambre en 2019, elle développe depuis lors une vision singulière des futures formes de végétations, nées de la combinatoire improbable du vivant et du déchet. Elle invente son propre langage qui se déploie dans une multitude de médiums et en deux échelles ; premièrement en miniature avec la céramique et le dessin, puis dans un second temps à échelle humaine avec la sculpture, l'installation et plus récemment la peinture à l'huile. En 2020, elle co-fonde l'artist-run space "Triphasé", un tiers-lieu qui vise à soutenir le travail et la recherche d'artistes émergents en mettant à leur disposition des studios et un espace d'exposition dans le centre de Bruxelles.



Apolonia Sokol

The Mirror

Huile sur toile

100 cm x 65 cm

2025

Courtesy Artiste et Galerie The Pill - Paris

«Matthias Garcia et moi-même avons été invités par l'artiste Itsuki Kaito en résidence artistique à Numanohashi à Tokyo. Il s'agit d'une ancienne maison traditionnelle dans un quartier résidentiel. Nous y étions 1 mois et demi pendant l'hiver. La maison était hors du temps et intacte, le sol sentait le foin des tatamis, les fenêtres étaient en papier, non isolées. Tout compte fait nous avons appris à vivre sous l'emprise de cette maison qui fut notre monde, la maison s'imposa sur nous et malgré nos personnalités occidentales refusant l'asservissement de l'humain par les objets, nous finîmes par céder et vivre en harmonie sous sa tutelle. La maison se réchauffe avec les rayons de soleil, elle dicte l'heure du thé, de la soupe et du bain. La maison dicte les moments de sortie et ses moments de soins. Parfaitement domestiqués, nous vivions dans le plus grand respect de ces objets changeant de chaussons de pièce en pièce, rampant ou pliés en quatre lorsqu'il le fallait. Nous sommes tous deux tombés amoureux de ce miroir, seul meuble de ma chambre de tatamis, lorsque le futon était rangé derrière les portes coulissantes. Il cachait trois minuscules coquillages sur l'un de ses rebords. Matthias Garcia me rendait souvent visite pour se regarder dans mon miroir et parfois il pleurait de façon malicieuse. Je lui demandais : *Que vois-tu dedans ?* C'est ainsi que naquit l'idée d'un tableau, une mise en abîme : la maison représentée à travers ce miroir, exposée dans la maison elle-même, comme un trompe-l'oreille. Matthias peignit son monde de l'autre côté du miroir, dans une tension à la fois mystique et manga.

La résidence, appelée Numanohashi – littéralement swamp edge, le bord du marais – évoque cet espace liminal, cet entre-deux fragile, seuil d'un passage. Le miroir y devient porte vers l'au-delà, vers un monde parallèle, celui de la folie ou de la révélation. Depuis, la figure de Matthias en pleureuse m'accompagne dans mon travail : incarnation d'une génération déconstruite et éveillée, consciente des catastrophes à venir mais impuissante à agir, condamnée à se morfondre face aux atrocités du monde.»

Les peintures figuratives d'Apolonia Sokol introduisent le portrait et l'autofiction dans des scènes inspirées d'œuvres canoniques de l'histoire de l'art et de questions contemporaines liées au féminisme et à l'identité queer. Ses peintures se situent à la croisée de la matière et de la mémoire. Les pigments, les liants et les surfaces fonctionnent non seulement comme des éléments matériels, mais aussi comme des vecteurs de souvenir. Travaillant principalement à travers le portrait, elle s'inspire de son environnement immédiat, mais ses œuvres dépassent le rôle de chronique contemporaine.

Les peintures de Sokol sont souvent à l'échelle 1:1. Elles placent les yeux du sujet en confrontation directe avec le regard du spectateur, évoquant une réappropriation de leur propre identité et de leur histoire, et transmettant simultanément un sentiment de frontière et de transgression, de force à travers la vulnérabilité. Placées dans des perspectives ouvertes et des espaces inhabituellement plats à la limite de l'abstraction, les figures semblent répondre à l'espace du tableau avec leurs membres allongés, étirés et inclinés. Chaque scène qu'elle peint, aussi ordinaire soit-elle, est chargée de références accumulées : fragments d'histoire de l'art, imagerie numérique, cinéma, graffitis et langage visuel des mouvements sociaux. Même les arrière-plans abstraits ont une présence spectrale, comme s'ils étaient habités par des fantômes.

Apolonia Sokol (née en 1988 à Paris) vit et travaille à Paris.

Peintre figurative française d'origine polonaise, Sokol est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2015 et a d'abord déménagé à New York où elle a travaillé dans l'atelier de Dan Colen. Elle s'est ensuite installée à Los Angeles, où elle a trouvé une communauté d'artistes pour échanger autour de la peinture figurative.

La première exposition monographique institutionnelle de Sokol a lieu au musée Arken, Museum of Contemporary Art à Copenhague, Danemark en 2023, suivie de "ISLAWIO" à la galerie THE PILL (Paris, 2024).

Parmi ses expositions personnelles précédentes figurent "You Better Paint Me*" et "I Had Trouble Sleeping, But She Said She Loved Me..." chez THE PILL (Istanbul, 2022 & 2018); "Attic", une exposition duo avec Walker Evans, Sebastien Ricou (Bruxelles, 2016) et "Process Is Desire", Whitcher Projects (Los Angeles, 2016).

Ses œuvres ont été incluses dans plusieurs expositions de groupe telles que Immortelle, MO.CO Panacée (Montpellier, 2023) ; L'ami-e modèle (Commission de la Fondation Yvon Lambert), Viva Villa, MUCEM (Marseille, 2022); Women Painting Women, Modern Art Museum of Fort Worth (Texas, 2022); Women and Change, ARKEN Museum for Modern Art (Copenhague, 2022); She - Classicita, Institut Polana (Varsovie, 2021); Conversation Piece | Part VII Towards Narragonia, Fondazione Memmo, (Rome, 2021); ECCO, Villa Médicis (Rome, 2021); Tainted Love II, (Villa Arson, Nice, 2019) et En Forme de Vertige, Prix Révélation Emerige, Villa Emerige (Paris, 2017). En 2020, lauréate de l'Académie de France à Rome, Sokol devient pensionnaire à la Villa Medici (saison 2020-2021). En 2023, le documentaire *Apolonia Apolonia* co-produit par HBO Max et Danish Contemporary, et réalisé par Léa Glob qui a suivi la vie et le travail de Sokol pendant plus d'une décennie, a été récompensé de multiples prix dans les festivals internationaux : Meilleur Documentaire Long Métrage IDFA (Amsterdam), Meilleur Documentaire au Festival International de Cinéma de Hong Kong et Meilleur Documentaire Nordique au Festival de Cinéma de Göteborg, entre autres.



Delphine de la Roche

Lacrydoll carte du tarEau des larmes

Huile sur papier

80x120cm

2025

« Cette peinture fonctionne comme une carte-oracle. On y voit un visage immergé, un œil clos, l'autre ouvert sur un univers où les larmes deviennent océan. Les pleurs se transforment en flux nourriciers, traversés de créatures réelles et imaginaires. Entre astre et abîme, intime et cosmique, cette "carte" interroge la circulation des émotions et leur puissance de transformation. Elle condense l'ambition de mon travail : créer une mythologie visuelle où le cycle des larmes rejoint celui de l'eau et du vivant. »

Delphine de la Roche est artiste visuelle et curatrice. Son travail explore les émotions collectives, les débordements invisibles, les récits mythologiques intérieurs. À travers le dessin, la peinture et l'écriture, elle tisse une œuvre fragmentaire et engagée, à la frontière du rêve, du politique et du symbolique. Après des études littéraires et un master en direction artistique à Penninghen, elle collabore avec des maisons comme Hermès ou Courrèges. En 2023, elle organise *Message Personnel*, une exposition rassemblant plus de 80 artistes autour de l'intime. Elle développe actuellement *Le Cantique des larmes*, un conte-monde déployé en images, installations et narrations interactives.



Eva L'Hoest

The Inmost Cell

Gravure laser 3D dans du cristal, dalle LED

2021

Gravées dans des blocs de cristal, des figures issues du film *The Inmost Cell* (Eva L'Hoest, Biennale de Riga, 2021) apparaissent comme des fragments suspendus : des architectures liquides flottant dans un espace sans gravité. La figure centrale provient du scan 3D d'un fragment de la falaise de Staburags, légende lettone d'une jeune fille changée en pierre par ses larmes, aujourd'hui partiellement engloutie sous les eaux du barrage de Riga. Au cœur de la matérialité invisible de nos écrans et de nos mémoires numériques, le cristal devient ici le réceptacle de flux figés : larmes, courants, données. L'œuvre conserve ainsi la trace d'un espace intermédiaire où mémoire humaine, mythe et matière numérique se confondent.

Eva L'Hoest est une artiste belge dont la pratique utilise le langage numérique comme un outil archéologique pour sonder les notions d'origine et de mémoire. Par des sculptures, performances et installations audiovisuelles, elle explore comment les images mentales, collectives ou intimes, peuvent être réactivées et transfigurées à travers les technologies. En infiltrant aussi bien les flux de données contemporains que les mythologies premières, elle fait surgir des formes visuelles et sonores qui ouvrent de nouveaux territoires relationnels, à la croisée des mondes, des temps et des médias.

Son travail a fait l'objet d'une première monographie institutionnelle, *The Mindful Hand*, au Casino Luxembourg (2025). Il a également été présenté à KANAL – Centre Pompidou (Bruxelles, 2024), à la Biennale de Sydney (2021, cur. José Roca), au WIELS (Bruxelles, 2021), à la Riga Biennale (2020, cur. Rebecca Lamarche-Vadel), à la Biennale de Lyon (2019, cur. Palais de Tokyo) et à l'Okayama Art Summit (2019, cur. Pierre Huyghe). Elle a été résidente à l'ISCP (New York, 2024) et au Biennale College of Art (Venise, 2023), et a reçu le Edward Steichen Award (Luxembourg, 2023). Ses pièces ont également pris la forme de performances, notamment à l'IFFR (2020), ou encore d'une collaboration visuelle avec l'Orchestre philharmonique de Belgique à BOZAR (Bruxelles, 2022).



Flavien Berger

River of tears Aquaturf2

Selected Tape Works

2025

« Quand j'ai appris à me servir d'une table de mixage, l'analogie qui m'a aidé à comprendre le fonctionnement était celle de l'eau, le son circule dans la table comme de l'eau, en suivant une logique physique ; selon que si on ferme ou on ouvre des canaux, le son y circule ou pas. Sur ma table de mixage il y a ce qu'on appelle des auxiliaires, c'est à dire des deltas où le son peut être dirigé à plusieurs endroits simultanément. Au bout d'un de ces auxiliaires il y a une cassette audio qui reçoit depuis plus de dix ans ce que je lui envoie.

J'enregistre sur des bandes magnétiques des travaux en cours, annexes, intimes, voire secrets. C'est une longue rivière noire qui accueille des centaines d'heures de musique, de discussions, d'enregistrement de terrain, de notes vocales, de recherches musicales et sonores. C'est une zone d'archive à la confluence du numérique et du magnétique. Il y a dans ces métrages des zones de vide, des espaces sonores orphelins, hors champs, des moments perdus. C'est le thème de cette sélection. »

Flavien Berger est un musicien, auteur-compositeur et producteur français, né le 2 juillet 1986 à Paris. Artiste hybride mêlant électro et psychédéisme, Flavien Berger découvre la composition musicale sur sa PlayStation 2 avec le jeu Music 2000.

Il s'est dirigé vers le design sonore à l'ENSCI - Les Ateliers. Il y développera ses premières expérimentations avec d'autres étudiants en art, qui formeront par la suite le collectif Sin et ira s'installer à Bruxelles.

Ensemble, ils produisent des installations, des projets vidéo dont Flavien compose les bandes originales.

Il sort son premier album en 2015, Léviathan. En septembre 2018 il publie Contre-Temps.

Laurent Proux

Prise au piège, composition pour une carte de tarot : La Force

Crayon, poudre de graphite, pigments et collage sur papier

121 x 80 cm

2025

Courtesy Semiose, Paris

Prise au piège, composition pour une carte de tarot : La Force, met en scène des figures découpées aux corps disloqués - les Lacridolls - emprisonnées dans une toile d'araignée tissée par les Larmignées, sous un ciel lourd et nuageux. Si le travail de Laurent Proux se matérialise en peinture, son processus d'expérimentation passe également par les maquettes et le collage.

Né en 1980 à Versailles (FR), **Laurent Proux** vit et travaille à Paris.

En peinture ou en dessin, Laurent Proux produit une imagerie puissante et inédite, qui cherche à résoudre par des choix formels les questions soulevées par ses sujets. Qualifié par certains de réaliste en raison des objets représentés – machines industrielles, lieux de travail, corps sexualisés, etc. –, son style s'émancipe par l'exploration continue de solutions picturales, intégrant aberrations, télescopage de plans et couleurs artificielles, définitivement affranchies de l'opposition entre figuration et abstraction. Le corps humain est traité par fragments, exagérations et silhouettes, pour mieux le rapprocher d'un corps-machine, politisé et violenté, souvent dérangeant, parfois sentimental. Construisant l'espace de son tableau comme une scène à la lisibilité altérée, l'artiste adresse à l'attention du spectateur une énigme visuelle et intellectuelle à arpenter du regard.

En 2025, la première exposition personnelle de Laurent Proux au sein d'une institution a lieu au Musée de l'Abbaye à Saint-Claude. Ses œuvres sont conservées parmi les collections du Centre National des Arts Plastiques (CNAP), des Fonds régionaux d'art contemporain (FRAC) Occitanie, Limousin et Nouvelle Aquitaine et du Fonds Municipal de la Ville de Paris (FMAC). Son travail a fait l'objet d'expositions au Mana Contemporary Chicago (US), au Shanghai Art Museum (CN), au Center for Contemporary Arts de Moscou (RU), au Musée d'art contemporain de Lyon (FR), au FRAC Limousin à Limoges (FR), au Lieu Commun à Toulouse (FR) et au Musée d'Art moderne et contemporain de l'Abbaye Sainte-Croix aux Sables-d'Olonne (FR). Laurent Proux a été pensionnaire de la Casa de Velázquez à Madrid (ES).



Laurent Proux - *To the night*, 2025 - Huile sur toile - 200 x 180 x 3,5 cm - Curtesy Semiose Paris

Matthias Garcia

Atrabilis

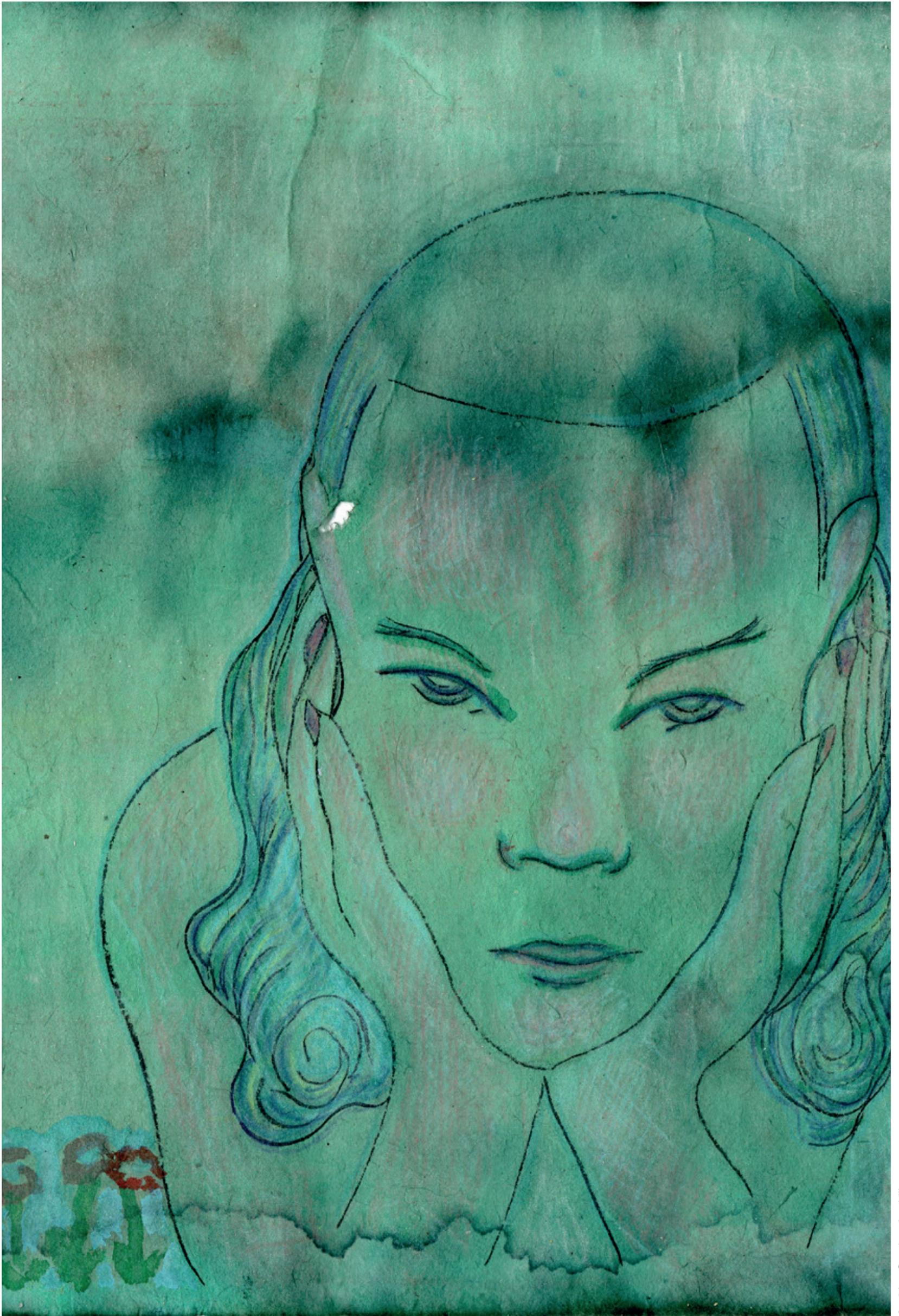
Aquarelle et encre de chine sur papier

21x29,7cm

2025

« *Atrabilis* signifie bile noire/mélancolie et c'est pour cela que j'ai choisi cette pièce pour ce projet autour des larmes et des fausses larmes. La mélancolie était à l'époque considérée comme une sorte de vapeur, s'échappant de la bile et montant jusqu'au cerveau, qu'elle aurait rendu mélancolique (*Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton, c'est un livre que j'ai beaucoup lu plus jeune et qui a accompagné mon travail plastique) ».

Matthias Garcia (né en 1994 à Paris) est peintre et dessinateur. Diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2020, il développe une œuvre très personnelle où se mêlent nature, figure humaine et imaginaire poétique. Son travail explore notamment la dissolution des contours, par l'usage de solvants ou de lavis, et convoque des formes fragiles en transformation. Ses thèmes récurrents s'inspirent de contes et de métamorphoses... Soutenu par le Centre national des arts plastiques, il expose régulièrement en France.



Sean Crossely

Glace I

Huile sur lin / 50 cm diamètre / 2024

La série *Glace* présente des plateaux de service remplis de glace pelée, un flux de matière à l'état congelé. Les œuvres ont été directement inspirées par la récente interruption économique de la production d'huîtres dans la région Bordelaise en raison d'un virus qui a réellement interrompu la production d'huîtres, mais elles s'étendent à une considération plus universelle d'une matérialité géologique et une notion de 'l'économie' au sens large. L'état de quelque chose qui est gelé ou suspendu est-il réellement quelque chose qui se produit dans la réalité, ou est-ce juste quelque chose que nous projetons abstraitement sur une situation en raison de circonstances économiques ? Tout au long du processus de peinture, ces œuvres viennent ressembler des objets d'une consistance différente ; des pierres ou des glaciers peut-être, qui projettent une échelle de temps géologique. Les peintures suggèrent de manière presque évidente que n'importe quel tableau est, au final, le gel artificiel des flux d'énergie et de temps sur une surface.

Verre II

Huile sur lin / 50 cm diamètre / 2024

La série *Verre* part de l'expérience de la présence et de l'absence devant un tableau, qui est toujours en train de se remplir et de se vider, à la fois au cours de sa réalisation par le peintre et de son interprétation par un spectateur.

C'est ici que la dualité transparence/opacité devient ambiguë ou littéralement «trompeuse» - car une image de transparence est présentée par le biais d'une opacité presque pure. Tout ce qui nous reste c'est la forme, ou plus précisément le format. Même l'orientation du tableau pourrait nous faire tourner en rond, et la mesure de 50 cm suggère une situation à moitié pleine/à moitié vide. Ces 'vaisseaux', dans un sens abstrait, se trouvent spécifiquement ponctués par le contexte historique de la viticulture bordelaise, mais aussi des histoires du commerce transatlantique et de l'histoire locale des courants d'eaux, de la Garonne et du commerce transatlantique lié à ce fleuve.

Sean Crossley (1987, Melbourne) est un peintre installé à Bruxelles depuis 2013.

Sean réalise ses peintures par lots. Malgré l'hétérogénéité des sujets et des vocabulaires picturaux, chaque œuvre appartient à un ensemble conceptuel discret, dans lequel les peintures individuelles se regroupent autour de formats partagés, de stratégies d'exposition partagées ou d'un temps de production partagé. Dans les installations, ses peintures sont présentées dans des systèmes hautement construits, qui mettent en correspondance les œuvres les unes avec les autres comme des points de données, plutôt que comme des objets autonomes à contempler. Son travail tente de déplacer la pensée picturale vers d'autres domaines techniques et professionnels, tels que l'infrastructure urbaine, le commerce, l'anthropologie et les neurosciences, en posant la peinture comme une expérience de l'alternance.

Sans style visuel caractéristique, les images de Sean mettent plutôt l'accent sur les diverses capacités de la peinture à traiter ou à modéliser le monde. Sa pratique s'appuie sur la surproduction et un langage visuel diversifié comme outils pour échapper à la construction d'un style artistique cohérent. Les œuvres récentes et passées se chevauchent, se refusent et se renforcent mutuellement, soulignant une compréhension circulaire et réflexive de la pratique et un engagement complexe avec les notions de progrès, d'obsolescence et de paternité de l'œuvre.

Convaincu que l'expérience de la peinture démontre comment l'abstraction et le réalisme se composent réciproquement, Sean s'intéresse au rôle pratique que la peinture peut jouer dans la modélisation des fantasmes de libéralisme, d'autonomie et de modernité occidentale qui caractérisent nos sociétés intensément médiatisées.

Cette manière relationnelle de construire sa pratique a conduit Sean à comprendre la peinture comme une économie de catégories de formes et de concepts dont les surplus et les déficits fluctuent et s'échangent en permanence. Ce système d'échange met à l'épreuve l'élasticité critique et les possibilités illusives du matériel pictural conventionnel, sa "liquidité", ou sa capacité à abstraire, homogénéiser et "refaire" le monde.



Sean Crossely - Glace I



Sean Crossely - Verre II

Sophie Varin

Steam

Huile sur bronze

10x7cm

2023

Courtesy Galerie Sultana – Paris

Steam est un bas-relief en bronze peint à l'huile. Dans ce très petit format coloré, on surprend des personnages en train de se baigner, caché-e-s entre les feuillages. *Steam* représente un moment vague de désir, et prend à partie le.a spectateur.ice dans une dynamique particulière, entre voir sans être vu et être vu sans voir.

Sophie Varin a étudié à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, puis à la Hunter College School of Fine Art de New York et a obtenu son master au Piet Zwart Institute de Rotterdam. Aujourd'hui, elle vit et travaille à Bruxelles.

Les peintures miniatures de Sophie Varin se concentrent sur notre relation à la réalité, à la curiosité et sur la façon dont cela implique souvent une négociation entre ce que l'on aimerait voir et ce que l'on aimerait cacher. Représentant des situations en apparence banales, ses œuvres créent des scénarios ambigus, où une familiarité apparente révèle des visages déformés. Ses œuvres accordent une grande importance au regard de l'observateur, du témoin, du public. Elles soulignent en particulier la façon dont la curiosité, le désir ou l'imagination ont la capacité de moduler ce qui est représenté. Elle a récemment présenté des solo shows à la galerie Sultana (Paris), Mou Projects (Hong Kong), Fortnight Institute (New York), 12.26 West (Los Angeles), Brooke Benington (Londres) et With Feelings à Bruxelles.

Elle a aussi récemment publié « The Peregrine » chez The Steidz (Paris). Son travail est représenté par la galerie Sultana à Paris.



Walter Wathieu

Untitled 2

Acier galvanisé hydroformé

31,5 x 31,5 x 31,5 cm

2025

«Ce masque d'acier est né sous la pression de l'eau, un visage qui se déforme laisse couler ses larmes. Je l'ai réalisé dans un moment de tristesse, c'est aussi simple que cela.»

Walter Wathieu, artiste belge, est né à Liège en 1992.

Sa production artistique se caractérise par la recherche d'une forme de spontanéité organique manifestée à travers l'utilisation détournée d'outils ou techniques destinés à l'industrie métallurgique, de surveillance ou vidéographique.

Titulaire d'un master en design industriel et fort de plusieurs années de collaboration avec des artistes belges émérites, son parcours l'a conduit à explorer divers médias tels que des installations vidéo, des œuvres algorithmiques, le design et la sculpture.

Au cœur de sa démarche réside un équilibre subtil entre un contrôle technique rigoureux et une acceptation délibérée du hasard ou des accidents dans le résultat final, révélant ainsi l'essence chaotique mais harmonieuse de la création et sa perception.

En 2020, il est à l'initiative du projet Panamax, espace artistique basé à Liège, dédié à la promotion des arts contemporains et de pratiques expérimentales.

Ses œuvres ont été exposées dans des lieux tels que Lille Grand Palais, FRAC de Nantes, Kunsthall Gent, Plus One Gallery, Avey Gallery ou encore Kanal Centre Pompidou Bruxelles.



Youri Johnson

Temple Lacrymal

Installation

2025

Pour «INCANTATIONS en Aliénocène : Lacrydoll», Youri Johnson présente une pièce inédite intitulée *Temple Lacrymal*. Comme toujours dans son travail, il s'agit d'une œuvre appelant au recueillement, à la prière et à la dévotion. Elle prend la forme d'un autel mural inspiré par le vocabulaire architectural propre aux sanctuaires populaires et aux édifices sacrés : colonnes, frontons, tables d'offrande, etc. L'autel accueille une collection de fioles, flacons et autres bouteilles contenant différentes potions liées aux larmes, ainsi qu'une carte Magic intitulée «Rideau de larmes». La pièce fonctionne comme un portail permettant, via les larmes, d'accéder à d'autres réalités, d'autres mondes et donc à d'autres possibilités d'existence.

Youri Johnson* est une fiction productrice de fictions. Son existence est faite de poèmes, de textes théoriques, d'objets étranges, de pièces votives et de choses plus obscures. Son travail a été montré dans le cadre de nombreuses expositions en France et à l'étranger. La revue en ligne *Figure Figure* lui a consacré son numéro d'Août 2020, sous la forme d'un entretien fleuve mené par Lou Ferrand. En avril 2021, il publie un livre consacré à la promesse transformatrice des champignons : *Mycélium : petit conte post-apocalyptique* (Le Murmure). Il apparaît au sein de *La Grande Conspiration Affective, un thriller théorique*, livre de Romain Noël publié en octobre 2024 (Editions du Seuil).

Youri Johnson produit des textes, des autels, des cartes, des potions et toutes sortes d'objets hyperaffectés qu'il considère comme des « technologies négatives » dont le but premier est de nous aider à changer de monde. Il travaille principalement avec des objets de récupération et des éléments issus d'univers non-humains (métal, charbon, épines, fluides, etc.). Son travail relève d'une pratique plus vaste qu'il nomme « l'art secret de la guerre secrète ». Cette pratique lui permet de voyager dans un pays légendaire, l'Infamie, où on lui enseigne des manières de conjurer les formes autoritaires et les systèmes de domination. Ainsi le travail de Youri Johnson revendique-t-il la fiction non seulement comme manière de vivre, mais aussi comme véritable pratique magique capable de faire advenir d'autres réalités, et donc d'autres mondes.

* Youri Johnson étant un personnage de fiction, sa biographie ne mentionne ni année de naissance, ni lieu d'activité.



CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage pa-ma-trimoniaux de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et a-trans-disciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé-e-s en Fédération Wallonie-Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4^e arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m². Vaisseau belge décentralisé, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

Le Centre est membre des réseaux Tram – réseau art contemporain Paris / Île-de-France et Hacnum – Réseau national des arts hybrides et cultures numériques.

Contact presse

Pauline Couturier
Chargée du département du développement
des publics et des partenariats
+33 (0)1 53 01 97 20
p.couturier@cwbf.fr

Accès

Galerie	127-129, rue Saint Martin, 75004 Paris
Théâtre - Cinéma - Bunker	46, rue Quincampoix, 75004 Paris
Métro Châtelet-Les-Halles, Rambuteau, Hôtel de Ville	

